

Décryptage d'une œuvre

Message moraliste aux portes de l'enfer

Irène Languin

Un monde fourmillant de monstres lucifériens, dont les activités tour à tour macabres et burlesques relèvent souvent de l'énigme. Voilà, à n'en pas douter, la signature excentrique de Hieronymus van Aeken, dit Bosch - qui doit son surnom à l'appellation brabançonne de sa ville natale de Bois-le-Duc, *Herzogenbosch*. Apprécié, de son vivant, d'une clientèle fortunée et érudite, dont le roi Philippe II d'Espagne, ce grand maître flamand du XVe siècle n'a produit qu'une trentaine de tableaux. Mais plusieurs artistes actifs à sa suite ont imité son univers, reprenant sa singulière iconographie de l'enfer. C'est à l'un de ces suiveurs qu'on doit ce saisissant *Christ aux limbes*, visible chez De Jonckheere.

«Il existe quatre versions très similaires de cette peinture, commente Alice Frech, directrice de la galerie. D'après la datation du panneau de bois, qui la situe vers 1498, celle-ci pourrait être le prototype des trois autres.» Vraisemblablement exécutée d'après une huile aujourd'hui perdue de Bosch, elle relate un épisode tiré de l'évangile apocryphe de Nicodème décrivant la descente du Christ aux enfers après sa crucifixion. On le voit, au centre du tableau et dans un halo de lumière, pousser la lourde porte des limbes en brandissant l'étendard de la rédemption. La scolastique professait qu'en ces lieux souterrains erraient, dans l'attente d'être jugées, les âmes des justes morts sans la grâce divine, ainsi que celles des enfants disparus avant leur baptême.

La construction du tableau s'inscrit dans la tradition flamande, avec un fond bleu et des couches ocre à l'avant-plan. «La perspective n'est pas mathématique, mais atmosphérique, par la couleur», précise Alice Frech. Le génie de Bosch réside dans le fait d'avoir inventé un nouveau vocabulaire pictural, peuplé de créatures méphistophéliques inspirées du bestiaire médiéval, produisant un corpus inclassable dans l'histoire de l'art. Le propos, en revanche, ne déroge pas au climat de religiosité de son temps. Imprégné de la notion de péché, traversé de visions pessimistes et mystiques, son message relève de la plus sévère des morales chrétiennes.

«Heures flamandes» Jusqu'au 2 février 2018 chez De Jonckheere, 7, rue de l'Hôtel-de-Ville. dejonckheere-gallery.com



● Une mystérieuse scène d'écorchement se déroule à l'abri d'une tente. Deux bourreaux pourvus de têtes d'animaux sur des corps d'hommes s'affairent à démembrer les dépouilles à grands coups de couteau et de hache, à l'apparente joie du chien. Les êtres hybrides se retrouvent partout dans la peinture, au même titre que les supplices, comme une mise en garde de l'artiste aux pécheurs.



● Un brasier rougeoyant au loin, dévorant une ville entière. Ce motif est récurrent dans l'œuvre du Flamand: il apparaît notamment dans le triptyque de la *Tentation de saint Antoine*. Le feu symbolise le «mal des ardents», ou «peste de saint Antoine», maladie provoquée par l'ingestion de l'ergot du seigle. Les convulsions et hallucinations occasionnées par le champignon pouvaient faire penser à une possession démoniaque. L'usage était de brûler toutes les cultures parasitées.

● Certains éléments du tableau renvoient à la tradition de l'alchimie. Pratique très répandue à l'époque de Bosch, elle est approuvée comme une véritable discipline scientifique. Au-dessus de la porte forcée par le Christ trône un athanor, un four de distillation aux courbes de cucurbitacée utilisés dans les anciens laboratoires. L'entonnoir, en guise de couvre-chef ou dans la panoplie de l'alambicteur.



● À l'avant-plan, une femme et une bestiole cornue jouent aux cartes, sous l'œil d'un scribe qui a les atours d'un croupier de l'enfer. Escorté d'un oiseau diabolique, un quatrième protagoniste a quitté la table pour vomir des dés. Hieronymus Bosch fait là une virulente critique des jeux de hasard, vivement condamnés par l'Église.



● À l'exception de deux arbustes rabougris, rien n'a poussé dans ce paysage. Ce manque suggère le défaut de vie, renforcé par une atmosphère cendrée et brûlante. Paradoxalement, ce sont certains êtres qui se voient végétalisés.



● Une figure extravagante occupe le haut de l'œuvre. De sa bouche béante aux dents grises s'écoule une salive qui s'apparente à un marigot dans lequel sont précipitées les âmes. On festoie outrancièrement sous son chapeau, jusqu'à l'écoeurement. On peut y voir, là encore, une critique de l'excès des hommes.